Pierre Swiggers CDU 807-568
Leuven

UNE ÉTAPE DANS LA "CHRONOGÉNÈSE" DU GUILLAUMISME:

L'ARCHITECTONIQUE DU TEMPS DANS LES LANGUES CLASSIQUES

C'est en 1945 que paraît, à Copenhague, un mince livre dédié à Joseph Vendryes et qui s'intitule *L'Architectonique du temps dans les langues classiques*. L'auteur de l'ouvrage s'était déjà signalé, seize ans auparavant, par un remarquable traité, clair et pénétrant, sur la représentation du temps. Mais si dans *Temps et Verbe* Gustave Guillaume s'était appliqué à étudier la construction du temps à l'image de l'espace, dans *L'Architectonique du temps* "il est établi que, non représentable à partir de lui-même, il [le temps] emprunte ses moyens de représentation à l'espace, et qu'il est, lui, recouvert d'une représentation spatiale, en l'absence de laquelle nous ne le connaîtrions que comme expérience: ce qui ne serait pas le connaître"¹.

Raffinement et, par là, dépassement de la recherche exposée dans *Temps et Verbe*, le texte très dense de *L'Architectonique* - où s'harmonisent observation fine et réflexion profonde² - marque l'introduction d'une nouvelle notion axiologique dans la théorie guillaumienne: celle de *système*. Notion résultant d'un long et patient mûrissement de la pensée guillaumienne, et qui se superpose aux deux notions sur lesquelles reposait la linguistique historico-comparative: les sémantèmes et les morphèmes. Comme Guillaume le souligne dans l'avant-propos de *L'Architectonique*, ces deux notions³ ne suffisent pas à donner une idée exacte de la langue: "Il est de tradition en linguistique de se représenter la langue comme un ouvrage construit avec des unités de deux espèces: les sémantèmes et les morphèmes. C'est là prendre une vue incomplète de la réalité des choses. Les unités dont se recompose un idiome, quel qu'il soit, ne sont pas de deux mais de quatre espèces réparties entre deux visées orientées au rebours. L'une, particularisatrice, prend origine à l'universel pour aboutir au singulier: elle est représentée en cours de développement par des *sémantèmes*, et à sa limite

par des noms propres qui, dépourvus de contenu sémantique, sont des *asémantèmes*. L'autre, généralisatrice, prend origine au singulier pour aboutir à l'universel: elle est représentée en cours de développement, et surtout aux approches de son terme, par des *morphèmes*, et à sa limite par des *systèmes*" (Guillaume 1945: 9). Les systèmes - représentant des "êtres de langue d'un type constitutivement nouveau" (Guillaume 1945: 11) - se constituent par l'intégration de séries de morphèmes: or, cette intégration - qui est une opération totalisante et abstractive de la pensée - n'avait guère été étudiée avant Guillaume. On comprend ainsi pourquoi Guillaume, affirmant qu'on "ne saurait se faire une idée exacte et complète de ce qu'est une langue sans en porter l'étude jusqu'au point, conclusif sous le rapport structural, où elle intègre les morphèmes dans les systèmes" (Guillaume 1945: 11; cf. *ibid.*, 15-16), présente son étude de psycho-systématique comme un renouvellement et un dépassement de la linguistique des formes.

Pour Guillaume, les formes doivent être étudiées comme des *positions* (Guillaume 1945: 14 et 58) dans le *système*, et *L'Architectonique* nous offre une minutieuse reconstitution du *système de représentation* du temps (et non de son expression) dans les deux langues classiques, ouvrant ainsi des perspectives nouvelles pour la grammaire historico-comparative (Guillaume 1945: 15 et 65). En fait, *L'Architectonique* pose les bases d'une véritable grammaire comparative: "Ces systèmes, ces résultats systématiques de la spatialisation du temps, phénomène humain obligé, les uns antécédents, les autres conséquents aux deux systèmes spatio-temporels que l'on vient de décrire, pourraient leur être utilement comparés dans le cadre d'une méthode qui, compte tenu de la différence d'objet, ne différencierait que peu de la méthode traditionnellement pratiquée en grammaire comparative. La comparaison au lieu de porter sur des phonèmes notés avec les moyens d'une algèbre spéciale, habile à les évoquer en des moments différents de leur évolution physique, porterait sur des systèmes notés avec les moyens d'une représentation géométrale analytique propre à les montrer dans la successivité historique, évolutive ou révolutive, de leur transformation psychique, qui est

une création continuée. Ainsi se trouverait fondée et dotée d'une méthode sûre la grammaire comparative de la partie la plus abstraite et la plus difficilement saisissable du langage: la partie proprement systématique" (Guillaume 1945: 65-66). Ce passage, qui constitue la conclusion de *L'Architectonique*, doit être lu, me semble-t-il, à la lumière de l'aveu sincère qui ouvre le *Traité de grammaire comparée* de Meillet et Vendryes (1924: 1): "Bien qu'on enseigne la grammaire comparée en France depuis une cinquantaine d'années, il faut avouer qu'il n'existe pas de science de ce nom; il n'existe qu'une méthode comparative. Ce qu'on appelle improprement grammaire comparée n'est qu'une forme particulière de la grammaire historique. Faire la grammaire comparée d'une langue, c'est faire l'histoire de cette langue en s'éclairant des lumières que fournit la méthode comparative. A vrai dire, la grammaire historique gagne tellement à l'emploi de cette méthode qu'elle ne saurait s'en passer" (cf. *ibid.*, 18-19).

L'étude comparative que fournit *L'Architectonique* présuppose évidemment la présence d'un modèle abstrait rendant compte de la spatialisation du temps. Ce modèle, dans son articulation rigide, est présenté aux pages 17-25 de *L'Architectonique*. Le principe dynamique qui fonde ce modèle est le *temps opératif*, le temps que demande la construction, par une saisie intérieure s'accomplissant dans la pensée, du temps linguistique. Ce principe du temps opératif n'est pas seulement visible au niveau de l'histoire des langues - où l'on peut reconnaître les résultantes successives d'une "référence de ce que l'esprit édifie au temps qu'il met à l'édifier" (Guillaume 1945: 18) -, mais il est aussi - fait extrêmement important - à l'oeuvre dans tout système qui se constitue. C'est le temps opératif qui construit le premier espace de représentation temporelle, espace qui s'offre ensuite à des interceptions transversales, aboutissant à des images planes. Ce premier espace est basé sur l'opposition phénoménologique caractérisant les deux instants de l'activité de représentation mentale: le présent de conscience actuelle - qui n'est autre que le présent de l'aperception - et le présent de mémoire, qui est un présent de perception mentale. Pour désigner ces deux moments, Guillaume recourt aux termes "présent" et

"parfait".⁴ Du moment où cet espace, construit à partir de l'expérience du temps opératif, est saisi par des coupes interceptives, la chronogénèse est articulée en chronothèses transversales: "La première démarche de l'esprit dans cette entreprise difficile, a été de référer cette construction au temps opératif qu'elle exige; et la seconde, dont il convient de faire ressortir le caractère tout particulièrement architectural, a consisté dans l'emploi de coupes destinées à saisir le temps opératif, et avec lui l'ouvrage en construction qu'il porte, *en long et par le travers*, selon un processus qui a le mérite d'offrir à la pensée pensante le spectacle intérieur de sa propre activité (...) Le temps opératif saisi dans le sens longitudinal constitue la profondeur du système édifié. Saisi dans le sens transversal, il donne du système des profils pourvus seulement de hauteur et de largeur. Ces profils sont des images planes du temps exprimant en résultat sur leurs deux dimensions transversales ce qui s'est accompli antécédemment avec le concours d'une troisième dimension longitudinale jouant, réduite à son axe, le rôle qui est, en termes de pratique dans l'art de l'ingénieur, celui de la *ligne maîtresse ou d'opération* des profils en travers (...) La chronogénèse, c'est la formation mentale du temps linguistique perçue en genèse, selon le sens longitudinal de la progression opérative. Les chronothèses sont les thèses du temps résultant de ce qu'une coupe transversale a arrêté la chronogénèse dans sa progression opérative et l'a obligée à se dessiner en résultat - à se profiler à plat - sur le plan de la coupe interceptive survenue afin d'empêcher le phénomène de la spatialisation du temps, avec lequel la chronogénèse s'identifie, de se poursuivre au delà de ce qui est jugé utile du point de vue expressif" (Guillaume 1945: 18, 19, 23; cf. *ibid.*, 24-25). Le nombre de coupes transversales jugées utiles se réduit à trois: (1) "une coupe initiale qui marque dans la chronogénèse une saisie de résultat précoce et, en quelque sorte, anticipée"; (2) "une coupe médiale qui marque dans la chronogénèse une saisie de résultat moins précipitée"; (3) une coupe finale marquant dans la chronogénèse une saisie de résultat tardive, ultime, après laquelle il n'en est plus d'autre possible" (Guillaume 1945: 23-24). Ces

trois coupes attestent, progressivement, un degré supérieur de rétrécissement du présent et du parfait: englobant une large quantité de temps dans la chronothèse initiale, le présent et le parfait finissent par se réduire à un point, fonctionnant comme un seuil entre un passé horizontal et un futur horizontal. De cette façon, la construction du temps, à partir du développement longitudinal du temps opératif, intercepté à trois niveaux, peut être figurée comme un édifice à trois dimensions (voir fig. 1 en appendice). Pour individuer les coupes sécantes dans la représentation du temps en grec et en latin, Guillaume recourt à un moyen heuristique: les *modes chronogénétiques* (c'est-à-dire les modes qui ne sont pas liés à la situation énonciative). Ceux-ci indiquent la position de formation des chronothèses (Guillaume 1945: 24-25, 36).

C'est à partir de ce modèle abstrait que Guillaume pénètre dans l'architectonique temporelle du latin et du grec. Nous n'allons pas refaire en détail l'analyse qu'en propose Guillaume (pour le latin: 25-42; pour le grec: 42-55); il nous a paru plus intéressant d'ajouter quelques remarques aux schémas de la spatialisation du temps en latin et en grec (cf. fig. 2 et 3 en appendice).

Ce qui frappe d'abord, c'est que le système verbo-temporel du latin est d'une symétrie rigoureuse. Remarquons ici que la situation du latin est unique dans le domaine italo-celtique. Le grec ancien, par contre, présente une situation asymétrique à tous les niveaux, mais les chronothèses y sont plus riches en formes, sauf dans la coupe médiale du mode subjonctif. Cet état de choses se comprend facilement, si l'on tient compte d'une opposition fondamentale entre la visée latine et la visée grecque du mouvement du temps sur le tracé linéaire. Le latin a construit, progressivement, une seule visée à structure inversive, dans laquelle le temps est vu fuyant en direction du passé (← cinétisme descendant)⁵ et vu se développant en direction de l'avenir (→ cinétisme ascendant). Dans la première chronothèse du latin, "datée" par le mode infinitif, la pensée a seulement élaboré le cinétisme descendant; ce n'est qu'ultérieurement que lui sera opposée la réplique d'un cinétisme ascendant, d'abord dans

une coupe sans partage vertical (temps du subjonctif), enfin dans la coupe finale à verticalisation axiale.⁶ En grec, la situation est très différente: ici, la première chronothèse est plus riche en contenu, plus verbale - elle incorpore déjà la distinction entre présent, futur et aoriste, et elle implique déjà la catégorie de la *personne* -, mais le système est caractérisé par la présence de *deux visées* du mouvement du temps. Dans la première chronothèse, celle indiquée grammaticalement par le mode optatif, le passé est vu comme efférent par rapport au présent ($\leftarrow$ cinétisme descendant) et le futur est vu comme afférent par rapport au présent ($\leftarrow$ cinétisme descendant). Selon cette interprétation cinétique, que Guillaume qualifie de "remarquable par son objectivité" (Guillaume 1945: 43), le temps naît dans le futur, arrive au présent et s'écoule dans le passé. Mais le grec n'a pas une visée du mouvement du temps comme le latin; à côté de cette première visée, le grec a construit, au niveau de la seconde chronothèse, un *fragment spatial* du temps, où celui-ci est vu comme s'éloignant du présent en direction de l'avenir (efférence du futur ou cinétisme ascendant; $\rightarrow$). Cette situation a des conséquences remarquables pour la structure des chronothèses en grec; étant donné que le passé, dans la pensée grecque, est vu comme efférent par rapport au présent, l'écoulement du temps en direction du passé ne peut être représenté sans appeler la réplique du futur afférent⁷, comme en témoignent les première et troisième chronothèses en grec. Mais dès que le futur est représenté dans sa capacité efférente, l'architectonique temporelle du grec doit renoncer à l'expression du passé, vu que le grec ne dispose pas de l'interprétation cinétique qui serait le pendant exact de celle que présuppose le tracé *passé efférent* $\leftarrow$ *présent* $\leftarrow$ *futur afférent*, et selon laquelle le temps serait né au passé, arriverait au présent et s'écoulerait dans le futur (on aurait donc: *passé afférent* $\rightarrow$ *présent* $\rightarrow$ *futur efférent*). La construction symétrique du système latin repose donc sur une structure inversive dans la visée du mouvement du temps, structure inversive que le grec n'accepte pas, au prix d'une asymétrie dans ses chronothèses.

A côté de cette opposition dans la construction - symétrique

en latin, asymétrique en grec - du système architectonique, une autre divergence fondamentale doit être signalée: c'est la présence, en grec, d'un temps qui, dans la verticalité des images planes, fait le seuil entre le plan Ω (le plan du passé) et le plan $\underline{A}$ (le plan du futur), tout en appartenant lui-même à ce plan $\underline{A}$. Ce temps de la verticalité, c'est l'*aoriste*, absent du latin; l'*aoriste* "exprime ce glissement vertical, générateur d'un passé qui a la propriété remarquable de ne pas pénétrer dans le plan Ω et de rester, sans pour cela perdre sa valeur de passé, dans le plan du futur" (Guillaume 1945: 52). Il est intéressant de remarquer que les deux formes grecques incapables de sortir du plan $\underline{A}$, le futur et l'*aoriste*, sont caractérisées par une formation sigmatique.

Brillante dans sa structuration abstraite, la reconstruction du système verbo-temporel du latin et du grec que nous propose Gustave Guillaume est aussi en harmonie parfaite avec la constitution et la distribution des formes. Pour le latin, par exemple, on constate que le morphème *-uī* caractérise, de façon univoque, toutes les formes temporelles (des verbes en *-āre*, *-ēre* et *-īre*) qui se situent sur l'horizon du parfait: *amāuisse*, *amāuissem*, *amāuerim*, *amāueram*, *amāuī*, *amāuerō*. De même, la séquence *amā + se > amāre* est propre aux formes qui appartiennent au cinétisme descendant de l'horizon du présent, dans les chronothèses où le présent ponctuel ne s'est pas encore constitué (*amāre*, *amārem*). En outre, au niveau de la troisième chronothèse, les formes du cinétisme ascendant et descendant sont construites symétriquement: *amā-ba-m* : *amā-u-erā-m* : *amā-bō* : *amā-u-erō*. On sait que les formes *amābam* et *amābō* résultent d'une juxtaposition du thème de l'inflectum avec une forme de la racine **bhew / bhū*. Dans *amābō*, *monēbō*, on a ajouté aux thèmes *amā-*, *monē-*, l'*aoriste radical* de *bhū* (> *b* entre voyelles, en latin). Cette formation, caractérisant d'abord les verbes dérivés qui n'avaient pas d'ancien subjonctif, a ensuite été étendue aux verbes en **y^e/o* de la quatrième conjugaison.⁸ L'imparfait en *-bam* (qui a joué un rôle important dans la formation du futur en *-bō*, *inexistant* en osque et en ombrien) se rencontre dans d'autres langues italiques, parmi lesquels l'osque et l'ombrien, et contient

comme second terme le prétérit de la racine *bhew /bhū, réduit à ba.

Quant aux formes grecques, nous avons déjà relevé la présence du sigma formatif dans les temps signifiant l'afférence du futur par rapport au présent (λύσοιμι; λύσω) et dans ceux qui réalisent un cinétisme descendant dans la verticalité des images planes (les aoristes λύσαιμι/λύσω / ἔλυσα). Signalons encore, avec Gustave Guillaume, la nette valeur du redoublement et de l'augment: "L'augment est en grec un morphème de mouvement. Il dénote un éloignement d'une forme devenue ponctuelle: c'est là sa valeur générale. Dans le mode indicatif, d'où il ne sort pas, l'augment indique un éloignement soit de la forme du présent soit de celle du parfait, devenues l'une et l'autre, on le sait, ponctuelles dans ce mode. Aussi se rencontre-t-il dans les trois constructions qui expriment ce mouvement: l'imparfait, l'aoriste, et le plus-que-parfait. L'imparfait s'éloigne horizontalement du présent, l'aoriste s'en éloigne verticalement; le plus-que-parfait s'éloigne horizontalement du parfait (...) Le rôle du redoublement, dont l'emploi grammatical se limite au passé⁹ (...) est de marquer pour un instant *fictif*, que la pensée se donne à elle-même en vue de fins expressives, un arrêt de la fuite du passé (...) Ainsi, tandis que l'augment apparaît un *morphème cinétique*, un morphème de mouvement indiquant l'éloignement d'une position ponctuelle, le redoublement apparaît à l'inverse un *morphème statique*, un morphème d'immobilisation dont le rôle est de marquer dans la subsidence verticale du point statique que constitue le présent de conscience actuelle un point statique nouveau: le présent de mémoire" (Guillaume 1945: 59-60).

Je voudrais ajouter deux remarques à ce puissant effort de reconstruction mentale dont témoigne *L'Architectonique du temps*. La première concerne l'absence d'un futur du subjonctif en grec, que Guillaume commente de la façon suivante: "Si le futur fait défaut dans le mode subjonctif, c'est que ce mode est lui-même *in toto* un futur: ce qui exclut pour lui, il va de soi, la possibilité d'en avoir un" (Guillaume 1945: 58). J'y ajouterai l'explication suivante, tout à fait guillaumienne d'ailleurs: en grec, la chronothèse "datée" par le subjonctif à valeur de futur; cette valeur caractérisant l'entier *systématique*, ne peut

être exprimée par un signifiant particulier occupant une position déterminée dans l'entier systématique. En effet, pour le dire avec les mots de Guillaume, les entiers systématiques sont des "êtres de langue complexes dépourvus de signifiant dans la langue et non destinés à être produits dans le discours, lequel n'en utilise jamais qu'une seule partie composante à la fois" (Guillaume 1945: 15).

Ma deuxième remarque vise à expliquer la différence entre les systèmes verbo-temporels du latin et du grec que Guillaume a analysés dans *L'Architectonique*. On sait que dans la conjugaison indo-européenne ancienne les formes personnelles n'exprimaient que la diathèse¹⁰, à partir de deux formes primitives (l'une à valeur active, avec la troisième personne en *-t, l'autre à valeur moyenne, avec la troisième personne en *-e, cf. grec ὄδτε), s'est développé un système comportant un couple présent/prétérit (cf. par exemple les conjugaisons en -mi et -hi en hittite), qui était basé sur une opposition entre un thème simple et un thème à élargissement radical¹¹ (*dhē-s, *dhē-u, *dhē-k). Cette naissance des formes temporelles de la conjugaison indo-européenne, qu'il faut lier à la poussée sténonomique du présent (cf. Guillaume 1945: 34), se constituant d'abord comme un temps linéaire, et se rapprochant lentement de la quantité négative d'un point temporel, ne peut être détachée de la présence, en indo-européen archaïque, de la catégorie de l'aspect. L'indo-européen disposait d'un éventail assez large de formes marquant des distinctions aspectuelles: changement vocalique dans le radical, emploi d'un autre radical (cas de supplétisme, cf. ferō, (te)tulī, ἐσθίω, ἔφαγον), redoublement, infixe nasal, suffixes *-e/o, *-a, *-y^e/o, *-n^e/o, *-ey^e/o, *-(ə)s^e/o, etc. Or, il est remarquable de constater qu'en latin ces anciennes distinctions aspectuelles ont le plus souvent été grammaticalisées en des types de conjugaison: le suffixe *-e/o, indiquant un état, a donné lieu à une partie de la deuxième conjugaison (iacēre, latēre, patēre), le suffixe *-a, à sens statif, se laisse reconnaître dans certains verbes de la première conjugaison (cubāre, parāre); il en va de même pour le suffixe *-y^e/o (cf. capere -capiō; venīre -veniō), le suffixe inchoatif *-n^e/o (cernere, senescere, tepescere), le suffixe

factitif ou dénominatif **-ey^e/o* (d'autres verbes de la deuxième conjugaison: *monēre, spondēre, nocēre*) et pour le désidératif **-(ə)s^e/o* (*quaerere - quaesō*). En grec par contre, il y a une multiplicité de conjugaisons - alors que le système des désinences est relativement uniforme -, parce que les marques aspectuelles y sont plus nettement exprimées dans le thème du verbe. Le latin, par contre, est parvenu à superposer une distinction aspectuelle uniforme à ses conjugaisons: celle entre l'*infectum* et le *perfectum*, reconnaissable dans une opposition radicale ou thématique. Rien de tel en grec, où l'on est beaucoup plus proche, à cet égard, de l'état indo-européen primitif: en grec, les aspects sont intimement liés aux lexèmes verbaux mêmes. En outre, les aspects se distribuent sur les deux plans, horizontal et vertical, des chronothèses, d'où cet enchevêtrement complexe de temps et aspects dans le présent, le parfait et l'aoriste grecs, ces deux derniers "temps" s'étant fusionnés en latin.

Cette réflexion nous conduit au carrefour du temps, de l'aspect, du mode et de la diathèse, qui sont précisément les catégories grammaticales que la psychosystématique de Gustave Guillaume a éclairées¹² et que ses disciples n'ont cessé d'explorer davantage.

1 Guillaume (éd. 1973b: 23). Voir *ibid.*, p. 22-23: "Déjà dans Temps et Verbe s'exprime l'idée que le temps est construit à l'image de l'espace sur n dimensions; qu'il a sa profondeur, représentée par la successivité des modes, et sa largeur et sa hauteur représentées par le système temporel. Et dans cet ouvrage la démonstration de cette construction du temps à l'image de l'espace est produite. Mais ce n'est que plus tard dans notre enseignement que se déclare le principe selon lequel le temps n'est pas représentable à partir de lui-même, et emprunte sa représentation, là où elle a lieu, à des moyens spatiaux (...). Dans notre ouvrage L'architectonique du temps dans les langues classiques, paru à Copenhague, l'étude a été faite de ce qu'est la spatialisation du temps dans les langues classiques, latin et grec ancien. Et cette étude est de beaucoup supérieure - quoique du côté principal les deux s'accordent - à celle faite dans Temps et Verbe". En ce qui concerne la réception de Guillaume (1945), voir les comptes rendus de cet ouvrage, dont une liste a été établie par Wilmet (1972: 137).

2 Guillaume (éd. 1973b: 37): "La méthode que je préconise en linguistique, et d'une manière générale en toute matière

- intellective, est l'observation fine du concret rendue plus fine sans cesse par la réflexion profonde". Voir *ibid.*, p. 40-41 (visibilité mentale), p. 43-44 (mécanique intuitionnelle), p. 46-49 (le statut de la théorie); cf. Guillaume (1945: 17, 1973a: 9-16), Valin (1955: 23-31) et Wilmet (1972: 24-25).
- 3 Vendryes (1921: 86): "Il faut entendre par sémantèmes les éléments linguistiques exprimant les idées des représentations: ici l'idée du cheval ou l'idée de la course; et sous le nom de morphèmes ceux qui expriment les rapports entre les idées; ici, le fait que la course associée au cheval en général est rapportée à la troisième personne du singulier de l'indicatif. Les morphèmes expriment par conséquent les relations que l'esprit établit entre les sémantèmes".
 - 4 Le parfait "reproduit le présent à un niveau systématique plus bas" (Guillaume 1945: 20).
 - 5 Signalons que le cinétisme descendant peut suivre un tracé horizontal et vertical: "Le cinétisme descendant est rapporté, dès la première image plane du temps, et ensuite sur toutes les autres, au procès géométral d'horizontalisation et à celui de verticalisation. Rapporté au procès d'horizontalisation, il anime les horizons de présent et de parfait d'un mouvement, conventionnellement indiqué de droite à gauche (←), de fuite du temps en direction du passé. Rapporté au procès de verticalisation (↓) il produit l'écartement, plus ou moins grand au moment historique considéré, entre le présent proprement dit, le présent de conscience actuelle, et le parfait ou présent de mémoire" (Guillaume 1945: 27). La verticalisation n'accepte d'ailleurs que le cinétisme descendant.
 - 6 "Ces deux cinétismes de direction contraire trouvent dans l'opposition des deux plans un substrat en convenance avec leur opposition propre. Le cinétisme descendant se réserve le plan et le cinétisme ascendant le plan A" (Guillaume 1945: 32).
 - 7 "Le cinétisme descendant du temps, fuyant à partir du présent en direction du passé, et celui également descendant et complémentaire du futur perçu, selon l'interprétation afférente, en continuelle approche du présent ne peuvent en grec être évoqués l'un sans l'autre. Leur liaison dans l'esprit est inéluctable" (Guillaume 1945: 44).
 - 8 Meillet-Vendryes (1924: 274): "Dans les verbes en -y^e/o de la 4^e conjugaison, bien qu'il existe un futur de type audiam audiēs, on a créé par analogie un futur audībō audībīs. Ce futur est bien attesté à l'époque archaïque (conuenibo Cas. 548, seruībō Men. 1101, largībēre Bacch. 828, dormībīt Caton Agr. 5,5, sciībīs Pseud. 1039, etc. à côté de sciēs Pseud. 387, etc.); il s'est maintenu durant toute la latinité jusqu'à la basse époque; mais il a été évité par les écrivains classiques (lēnībunt Prop. III, 21, 32 forme une exception presque unique)".
 - 9 Pour l'explication du redoublement lexical dans *ἔδωμι/ἔθηνμι* cf. Guillaume (1945: 60-61).

- 10 Pour une description du système du temps (origine et développement) en ancien indo-européen, voir Hirt (1904-1905), Brugmann (1905: 515-583; 593-611) et Watkins (1969) pour des vues d'ensemble; pour des analyses plus détaillées (le plus souvent à partir d'un groupe de langues), voir Watkins (1962), Schmid (1963), Strunk (1967), Neu (1968), Bader (1974), Schmalstieg (1976, 1977) et Shields (1980).
- 11 Sur l'enchevêtrement de ces élargissements radicaux avec les désinences personnelles, voir les études de Bader, Schmalstieg et Shields, citées dans la note précédente.
- 12 Signalons encore parmi les nombreux textes guillaumiens consacrés au problème du temps: Guillaume (1933), (1937), (1951 a, b), (1955), (éd. 1971: 77-85, 87-96, 105-112, 135-150, 183-190) et (éd. 1973a: 233-240). Pour des vues d'ensemble, basées sur Temps et Verbe, voir Valin (1969²: 11-24) et Wilmet (1972: 45-64).

Bibliographie

- Bader, Françoise. 1974. "Persée, ΠΕΡΘΩ et l'expression archaïque du temps en indo-européen". *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 69. 1-53.
- Brugmann, Karl. 1905. *Abrégé de grammaire comparée des langues indo-européennes d'après le Précis de grammaire comparée de K. Brugmann et B. Delbrück*. Traduit par J. Bloch, A. Cuny et A. Ernout sous la direction de A. Meillet et R. Gauthiot. Paris: Klincksieck.
- Guillaume, Gustave. 1929. *Temps et Verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps*. Paris: H. Champion.
- Guillaume, Gustave. 1933. "Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe. Esquisse d'une théorie psychologique de l'aspect". *Journal de Psychologie* (réimpr. dans Guillaume éd. 1969²: 46-58).
- Guillaume, Gustave. 1937. "Thèmes de présent et système des temps français. Genèse corrélatrice du présent et des temps." *Journal de Psychologie* (réimpr. dans Guillaume éd. 1969²: 59-72).
- Guillaume, Gustave. 1945. *L'Architectonique du temps dans les langues classiques*. Copenhague: Munksgaard.
- Guillaume, Gustave. 1951a. "La représentation du temps dans la langue française". *Le français moderne* (réimpr. dans Guillaume éd. 1969²: 184-192).
- Guillaume, Gustave. 1951b. "La représentation du temps dans la langue française (suite)". *Le français moderne* (réimpr. dans Guillaume éd. 1969²: 193-207).
- Guillaume, Gustave. 1955. "Epoques et niveaux temporels dans le système de la conjugaison française." *Cahiers de linguistique structurale* (réimpr. dans Guillaume éd. 1969²: 250-271).

- Guillaume, Gustave. éd. 1969². *Langage et science du langage*. Paris - Québec: Nizet & Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, Gustave. éd. 1971. *Structure sémiologique et structure psychique de la langue française I (= Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1948-1949, série A)*. Québec - Paris: Presses de l'Université Laval & Klincksieck.
- Guillaume, Gustave, éd. 1973a. *Grammaire particulière du français et grammaire générale (= Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1948-1949, série C)*. Québec - Paris: Presses de l'Université Laval & Klincksieck.
- Guillaume, Gustave. éd. 1973b. *Principes de linguistique théorique*. Québec - Paris: Presses de l'Université Laval & Klincksieck.
- Hirt, Hermann. 1904-1905. "Ueber den Ursprung der Verbalflexion im Indogermanischen". *Indogermanische Forschungen* 17. 36-84.
- Meillet, Antoine - Joseph Vendryes. 1924. *Traité de grammaire comparée des langues classiques*. Paris: Champion.
- Neu, Erich. 1968. *Das hethitische Mediopassiv und seine indogermanischen Grundlagen*. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.
- Schmalstieg, William. 1976. "Speculations on the Indo-European active and middle voices". *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 90. 23-36.
- Schmalstieg, William. 1977. "A note on the verbal person markers in Indo-European." *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 91. 72-76.
- Schmid, Wolfgang P. 1963. *Studien zum baltischen und indogermanischen Verbum*. Wiesbaden: Otto Harrassowitz.
- Schiels, Kenneth. 1980. "Some speculations about the early Indo-European verb". *Word* 31. 259-274.
- Strunk, Klaus. 1967. *Nasalpräsentien und Aoriste*. Heidelberg: C. Winter.
- Valin, Roch. 1955. *Petite introduction à la psychomécanique du langage*. Québec: Presses de l'Université Laval.
- Valin, Roch. 1969². "Introduction". Dans: Guillaume éd. 1969²: 11-24.
- Vendryes, Joseph. 1921. *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*. Paris: La Renaissance du Livre.
- Watkins, Calvert. 1962. *Indo-European origins of the Celtic verb. I: The sigmatic aorist*. Dublin: Institute for advanced studies.
- Watkins, Calvert. 1969. *Indogermanische Grammatik. Band III. Formenlehre. Erster Teil: Geschichte der indogermanischen Verbalflexion*. Heidelberg: C. Winter.
- Wilmet, Marc. 1972. *Gustave Guillaume et son école linguistique*. Bruxelles - Paris: Labor & Nathan.

Fig. 1

Fig. 2

Fig. 3

Figure 1: Schéma général de la formation mentale de l'image-temps (*L'Architectonique du temps*, p. 22)

Figure 2: La spatialisation latine du temps sur trois dimensions (*L'Architectonique du temps*, p. 37)

Figure 3: La spatialisation grecque du temps sur trois dimensions (*L'Architectonique du temps*, p. 53)

ETAPA V DOJEMANJU ČASOVNIH RAZSEŽNOSTI V DOKTRINI GUSTAVA
GUILLAUMA L'ARCHITECTONIQUE DU TEMPS DANS LES LANGUES CLASSIQUES

Avtor želi pokazati, kako uporablja Gustave Guillaume v svojem delu *l'Architectonique du temps dans les langues classiques* (1945) pojem sistema za študij časa. Guillaumov model ima časovne oblike za mejnike znotraj časovne porazdelitve. Dinamično načelo, na katerem je model grajen, je operativni čas, ki narekuje izbiro gramatikalnega časa. To načelo operativnega časa ni vidno samo v zgodovini jezikov, ampak deluje zmeraj, ko se neki sistem oblikuje. Operativni čas ustvarja prvo ravnino časovne predstavitve, dodatne razmejitev pa izpričujejo višjo stopnjo oženja prezenta in perfekta.

Študiji tega abstraktnega modela, ki ga je bil razvil Guillaume, sledi analiza opisa časovno-glagolskega sistema v latinščini in grščini, kot ga najdemo pri Guillaumu. Ta opis razčlenjuje avtor s stališča primerjalne slovnice indoevropskih jezikov; pri tem izhaja z docela različnih pozicij, ki jih v teh jezikih zavzemata latinščina in grščina.